## "Ceux qui l'ont connu" : Auguste Gilbert de Voisins

Ecrivain français (Paramé 1817-Paris 1939).

Le livre le plus connu, Le Bar de la Fourche (1909), est un roman d'aventures sur les chercheurs d'or. On lui doit aussi les Moments perdus de John Shag (1906), poèmes en prose d'une curieuse fantaisie. D'une expédition en Chine occidentale faite en compagnie de Victor Segalen, il rapporta Ecrit en Chine (1913). Il a aussi composé le ballet-pantomine Le Festin de l'Araignée, dont Albert Roussel écrivit la musique. Par ailleurs, il a écrit Les Miens, sur sa famille et spécialement sur sa grand-mère, la danseuse italienne Maria Taglioni qui avait épousé un comte Gilbert de Voîsins. Il a lui-même épousé, en 1914, Louise de Hérédia, qui avait été la femme de Pierre Louÿs. Le texte qui suit est un article que Gilbert de Voisins a écrit après la mort de Victor Segalen et qui est paru le 15 mars 1921 dans La Revue de Paris.



Gilbert de Voisins au tombeau de Tang Kao-tsong (T en 683). Mission archéologique 1914

## Victor Segalen

Ce jour-là, quelque sept ans avant la guerre, Claude Farrère, embarqué à Toulon, m'avait donné rendez-vous sur le quai de la Vieille Darse, pittoresque et puant selon sa coutume d'été. Nous devions passer l'après-midi ensemble et je l'attendais, assis à la terrasse d'un café minuscule. Bientôt, je vis approcher son canot, mais quand il sauta à terre, ce fut pour me dire que, devant retourner tout de suite à bord du *Saint-Louis* où le rappelait son service, il me fallait, deux heures encore, trouver à me divertir sans aide. Il me quittait en me serrant la main lorsqu'une idée charitable l'arrêta: "Tu t'ennuierais trop; tiens, je vais te faire connaître quelqu'un avec qui tu pourras causer." Sans que j'eusse le temps de donner mon avis, il retint un médecin de la marine qui lui disait bònjour en passant, bredouilla des présentations rapides, et partit.

Je déteste ces surprises. Rien ne me déplaît davantage que d'avoir à causer ex abrupto avec un être qui m'est tout à fait étranger, dont je ne sais rien, et que l'on m'impose. J'invitai néanmoins ce compagnon inattendu à s'asseoir près de moi devant une boisson fraîche et je tâchai, mélancoliquement, de me montrer courtois. D'abord, la conversation ne laissa pas d'être assez peu suivie, sinon languissante : nous errions de droite et de gauche, à la recherche d'une admiration partagée, d'un point d'intérêt commun, voire d'un sujet de débat qui permit de nous réunir. Il se trouva, soudain, en plein Pacifique, dans une petit île, très lointaine, très inconnue. De ce lieu du monde, je me souciais un peu, à cause de certaines lectures, mais lui, mon interlocuteur, l'avait visité ; il en avait foulé le sol. C'est là que se fit ma première rencontre utile avec Victor Segalen.

Quelques instants plus tard, nous causions activement et je commençais à deviner le vrai visage de cet homme, à entendre le vrai son de sa voix. Ses yeux s'éclairaient, ses gestes devenaient significatifs, un rire plaisant égayait ses phrases, et d'autres phrases, dont il voulait préciser le sens, étaient durement martelées par son débit; enfin des saillies brusques d'une ironie qui ne ménageait rien donnaient à quelque critique, à la présentation schématisée d'un caractère, au simple rappel d'un souvenir déplaisant, une intensité presque sauvage. Ce qu'il détestait, il ne se contentait pas de vouloir le détruire, il le lacérait avec des mains joyeuses, il le mettait en lambeaux et en présentait les pauvres dépouilles à la risée publique; mais ce qu'il aimait, il l'aimait bien. Quel enthousiasme, quand il par-

: ns

e (1909), est un ui doit aussi *les* en prose d'une identale faite en *Chine* (1913). Il *l'Araignée*, dont écrit *Les Miens*, la danseuse itailbert de Voisins. , qui avait été la ticle que Gilbert et qui est paru le



'ission archéologique

lait avec abondance et minutie, sur un ton exalté, en phrases sans bavures, de voyages lointains, de ces terres australes dont il signalait la vertu, et des mérites subtils qu'il trouvait à l'exotisme! Il m'éblouissait, moi, voyageur modeste pour qui le vaste monde représentait surtout un sujet de rêveries, et nous eussions longtemps encore, de conserve, couru la poste en imagination, si un nouveau champ ne s'était offert à nos entretiens quand j'appris que Victor Segalen allait publier, sous le pseudonyme de Max Anély, un livre intitulé : les Immémoriaux, fruit de son séjour à Tahiti, un roman où il contait l'histoire de ce peuple sans histoire, sans traditions qui vinssent l'asservir ou le diriger, et qui, vivant au gré de l'heure, souffrait cruellement, de ce fait même, des lois, de la morale et des conventions importées par les missionnaires européens. Il aimait donc les belles-lettres, ce coureur d'aventures ? Je ne me doutais pas à quel point il chérissait l'art, sa seule idole, et de quel intransigeant amour.

Lorsque Farrère, exact au second rendez-vous, reparut, nous étions lancés tous deux dans une de ces discussions littéraires où la volonté de ne rien omettre amène un beau désordre, où néanmoins l'on sous-entend les parties essentielles du discours, où l'on va dans tous les sens, où l'on touche à tout, histoire, philosophie, religion, où l'on cherche à vider au plus vite une hotte lourde d'opinions, d'arguments et de ripostes, quitte à les verser à terre, n'importe comment. Loin de nous concilier, de nous apaiser, la survenue de Farrère nous ranima d'un feu nouveau, car il avait lui aussi son mot à dire, et la discussion entreprise se perpétua au café du "Coq hardi" où nous bûmes un apéritif, puis à "la Rotonde" où nous dînâmes, et ainsi de suite, en divers lieux de la ville, jusqu'aux petites heures du matin.

Le lendemain, je m'étais fait de Victor Segalen une idée non point complète, à coup sûr, mais moins sommaire, plus approchée : celle d'un vaillant esprit d'abord étouffé par une éducation étroite de province dont il s'était libéré presque sans aide et de vive force. De cette révolte, il gardait un involontaire tremblement. Cela n'offrait certes rien de drôle quand il se décrivait échappant à grand-peine aux flonflons de *Miss Helyett*, aux romans de Georges Ohnet, à la peinture, à la poésie de même niveau : on croyait assister à une représentation de guignol exaspéré, sincère et sans mesure, pour adultes. Là n'était point d'ailleurs, ce qui requérait en lui : l'enfant prisonnier dans une cage bourgeoise, l'adolescent qui souffre de ses œillères, l'insurgé sympathique, sont des figures connues, souvent décrites, dont la puissance émotive faiblit quelque peu, se banali-

n phrases sans dont il signal'exotisme! Il vaste monde ons longtemps si un nouveau oris que Victor Anély, un livre hiti, un roman straditions qui e l'heure, soufmorale et des péens. Il aimait me doutais pas el intransigeant

reparut, nous is littéraires où rdre, où néan-scours, où l'on e, philosophie, e lourde d'opi-r à terre, n'imaiser, la surve-l avait lui aussi tua au café du conde" où nous isqu'aux petites

idée non point prochée : celle étroite de proforce. De cette n'offrait certes peine aux flonet, à la peintuer à une reprée, pour adultes. l'enfant prisonsouffre de ses nnues, souvent peu, se banalise ; d'autres attraits me retenaient chez ce jeune médecin de la marine, mince, sec, observateur de ses gestes et de ses paroles, discret jusqu'au secret, violent jusqu'à l'extrême injustice, silencieux, presque boudeur, puis bavard comme un enfant qui s'amuse, parce qu'une idée plaisante avait passé. Vraiment, il rayonnait d'intelligence ; son regard myope, de cette myopie qui lui avait coûté sa carrière d'officier de marine, révélait une curiosité inlassable, insatiable, pour ce qui était noble, haut, pur et singulier à la fois, fort et mystérieux. Jamais je n'avais vu, jamais je ne revis un si parfait exemple de l'homme possédé par l'art (je ne dis pas seulement par son art : par tous les arts, par l'art tout entier), séduit par le spectacle de la beauté en tous les lieux, en tous les temps, par un paysage de Touraine ou de Polynésie, par le sourire d'une femme vivante ou celui, évoqué, de Cléopâtre voguant sur le Nil, et cette curiosité débordante se doublait d'une sensibilité au moins égale.

L'exotisme l'avait en quelque sorte nettoyé de son éducation bourgeoise ; il le savait, il lui en rendait grâces, de même qu'à Rimbaud qui l'avait éloigné de la prose rampante, à Gauguin qui lui avait révélé une peinture qu'il ne soupçonnait pas, à Debussy qui lui ouvrait un temple résonnant de musique inouïe. C'était une de ses qualités maîtresses que de n'oublier jamais les bons offices, et comme il parlait avec éloquence de Jules de Gaultier qui lui avait montré, en philosophie, une voie nouvelle!

Ceux qui s'évadent ainsi, après avoir brisé leurs chaînes, en conçoivent, à l'ordinaire, un orgueil insupportable, manifesté par le dédain des règles. Leur lyrisme, ennemi de toute contrainte, ne se plaît qu'à une liberté trop souvent inutile et leurs chants dévoyés. deviennent avant peu des chants perdus. Segalen, tout au contraire, fut économe de son souffle et ménager de lui-même. Ses plans, ses projets, ses aspirations les plus folles, se doublaient de quelques notes esquissant une méthode, indiquant les points sûrs dont le lieu paraissait fixe, limitant l'imaginaire du rêve par le souci constant de l'exprimer. Ses manuscrits en font foi : leurs marges sont noires, mangées de droite et de gauche, rayées de critiques, surchargées d'indications, de propositions nouvelles, parfois piquées d'une phrase pleine d'ironie où l'attention s'arrête. Dans ses brouillons de romans, de drames, d'essais ou de poèmes, l'auteur n'a sans doute pas encore trouvé le chemin auquel il se tiendra, mais il s'en rend compte et prend ses mesures. Si, poursuivant la course engagée, il lève les yeux vers le ciel ou, tout au loin, scrute l'horizon, ce n'est pas pour bayer aux corneilles, c'est pour s'orienter. Les règles acceptées au hasard, par habitude, faiblesse ou timidité lâche, ah! non, il n'en

voulait point! il voulait sa règle, sa règle à lui, plus vigoureuse peutêtre, convenable à son objet et choisie.

Déjà, dans nos causeries de début, je fus frappé chez Victor Segalen de cette double tendance animatrice, l'une, si audacieuse, si violente, qui lui faisait tenter l'aventure esthétique en son entier, jusqu'à toucher ses frontières ultimes, dût-on y rencontrer l'inconnu et s'y perdre, - l'autre, si sage, si prudente, qui ne le ramenait pas en arrière mais offrait une base sûre où se replier au besoin, une logique éprouvée qui permît de raisonner avec confiance, un exemple enfin de beauté certaine, pour servir d'étalon ; et tout de même que la tendance audacieuse se fondait sur sa curiosité, son courage et son goût inlassable du nouveau, de même l'autre trouvait une force permanente en sons sens de la tradition, son goût de l'œuvre achevée, son culte souverain du beau.

Or, un soir que nous nous entretenions du plaisir que l'on prend à courir le monde et que, dessinant des itinéraires supposés, nous tâchions de savoir si Bornéo, Célèbes et les îles environnantes promettent plus à l'utopiste que la Chine occidentale ou la Birmanie, une question se posa, très inattendue bien que toute simple, déjà ravissante et qui nous émut l'un et l'autre : ce voyage, une fois défini, ce voyage qui réunirait en lui seul toutes les vertus de la longue randonnée par ce qu'il contiendrait de rêve et de réel, ce voyage dont la saveur naissait sur nos lèvres, pourquoi ne pas le tenter ?

Et aussitôt le plan de la discussion fut changé. Il ne s'agissait plus d'imaginer, il fallait choisir, avec des raisons solides et louables. L'Afrique vite écartée, l'Amérique aussi (bien que les Andes chiliennes et Magellan eussent de quoi séduire), la Malaisie et les îles nous retinrent quelque temps, le Japon étant laissé aux touristes, mais l'Asie continentale nous appelait d'une voix forte, la Chine surtout, la Chine peu fréquentée : les plaines de loess, le Kan-Sou glacé, le Sseu-Tchouan par lequel on monte vers le Thibet, les grands fleuves, enfin, dans leur haut cours, et ces autres contrées luxuriantes et lourdes qui mènent aux tropiques.

Emouvant spectacle que de voir Segalen inventer en quelque sorte un voyage enfermé jusqu'alors dans les livres, animer des cartes au dessin mort, évoquer une ville, les teintes d'un crépuscule, une contrée tout entière, nombreuse et diverse ; fixer une distance, une altitude, un prix, marquer un but, sans oublier les moyens pratiques de l'atteindre, rêver, un instant, sur la belle rencontre que nous ferions peut-être au débouché de ce col neigeux, à cette chaude lisière de forêt ; transposer en paroles de poème une action point encore entreprise et noter à l'avance, froidement, par chiffres et

goureuse peut-

ré chez Victor si audacieuse, en son entier, ontrer l'inconne le ramenait au besoin, une confiance, un on ; et tout de curiosité, son ne l'autre troun, son goût de

laisir que l'on iires supposés, environnantes ou la Birmanie, e simple, déjà , une fois défiis de la longue éel, ce voyage oas le tenter? e s'agissait plus es et louables. les Andes chiaisie et les îles aux touristes, e, la Chine sur-Kan-Sou glacé, bet, les grands rées luxuriantes

ter en quelque nimer des cartes répuscule, une e distance, une byens pratiques ontre que nous à cette chaude ne action point par chiffres et dates, ses résultats et sa durée. Heures passionnantes où nous préparions notre enchantement, où nous limitions ses joies pour qu'elles fussent plus vives, plus rares! Devant nos yeux, l'image floue se précisait; nous en connaissions les formes et les couleurs essentielles, elle prenait son relief, à tel point que les autres, trop vagues ou déjà vulgarisées, perdaient tout prestige. Nous cédions à l'appel de la Chine... On n'avait plus qu'à partir. - Quelques mois plus tard, nous nous retrouvions à Pékin.

De juillet en avril de ces deux années heureuses, que de beaux jours brûlants ou froids, bleus ou gris, immobiles ou tourmentées ! que de surprises ! que de plaisirs ! Nous avions, l'un et l'autre, une fringale étrange et tout nous était bon pour la satisfaire. De la plaine à la montagne, passant des fleuves ou les suivant, dans la neige et sous la canicule, à travers les villes grouillantes ou de rayonnants déserts, nous promenions un insatiable appétit de voir, de mieux comprendre, et de nous augmenter. Segalen était un prodigieux animateur de décors. Certaines apparences exotiques finissent par rebuter : on se sent transi de solitude au milieu de la foule vermineuse, consterné de tristesse en ces pays blancs où rien ne repose l'œil que, parfois, un lac de glace vaguement bleuté ou quelque nuage d'un rose plus froid encore ; on peut perdre la tête, quand le vent jaune vous assaille et vous remplit la bouche de poussière ; on se désole volontiers sous le soleil lourd ou dans les forêts suantes; on se lasse de voir, tout le long du jour, ce fleuve invariable ou cette rizière monotone, et la nuit venue, de les sentir encore si près de soi... Avec un autre compagnon, peut-être ; avec celui-là, certes non! Il avait le don essentiel du poète : il révélait la beauté des choses, il la rendait manifeste, et comment me plaindre que le torrent bouscule mon radeau, que les moustiques me harcèlent, que le gouffre, à ma gauche, bâille d'une gueule si méchante, alors que lui voit seulement la fantaisie de l'eau mobile et folle, la majesté tant de fois centenaire des arbres enchevêtrés et la splendeur dépouillée de ces hautes montagnes ?

Tant de poètes retiennent leurs imaginations au tréfonds d'euxmêmes et les brassent dans le recueillement d'un avantageux égoïsme ; Segalen n'était pas de leur espèce : à ses amis, il livrait tout son rêve, il le déroulait devant eux. Secret et réservé de sa nature, il devenait généreux, par contre, quand il s'agissait de mettre en commun de la beauté, une vue intelligente du monde, une notation rare, un rapport d'idées inattendu, mais il ne se donnait pas, comme font les parleurs, pour le plaisir de s'entendre ; non, il présentait l'image qui le hantait, afin que la ligne en devint plus pure, le chatoiement des teintes plus singulier, et l'idée, afin qu'elle gagnât en précision, en certitude aussi, qu'il désirait persuasive. Car il y avait chez lui, en dehors de toute préoccupation morale ou sociale, une conscience si forte, si grave du rôle de l'artiste que souvent sa parole prenait l'accent passionné d'une exhortation esthétique. Il détestait le laid, partout et toujours : il voulait que votre haine personnelle de ce laid, vous lui fissiez l'hommage, comme de votre amour, à tout le moins de votre intelligence de sa conception du beau.

Sa conception du beau, elle s'assura durant ce long voyage qui fut aussi une longue méditation. Ses projets prenaient corps, se fortifiaient, d'autres naissaient sous l'influence de l'aventureux exil. La Chine lui montrait des voies nouvelles, mais il n'oubliait pas les chemins anciens où il avait erré ; il comptait finir ce livre, écrit en partie, qui faisait comme une suite aux *Immémoriaux*, récit de la vie d'un artiste retenu devant ce même paysage polynésien d'îles vertes encerclées d'eau bleue et baignées de lumière. Cela s'intitulait *le Maître du Jouir*, car Segalen s'inspirait du séjour aux Marquises de Paul Gauguin dont une première étude littéraire, *Gauguin dans son dernier décor*, esquissait déjà la silhouette, et il savait que le peintre avait baptisé sa demeure à Hiva-Oa: la Maison du Jouir. Plus tard, beaucoup plus tard, Segalen revenait à ce même sujet dans sa belle introduction aux *Lettres de Gauguin*. Il ne devait rien publier ensuite.

Autres projets : parachever deux drames, l'un, *Siddhartha*, qui redisait la vie du Boudha et pour lequel il s'était documenté durant un voyage à Ceylan, l'autre, *Orphée Roi*, dont Claude Debussy s'était engagé à écrire la musique et que l'idée musicale pénétrait et dominait comme la fatalité pénètre et domine un drame grec.

La lecture d'inscriptions chinoises rencontrées sur notre chemin lui suggéra, d'autre part, l'idée d'en inventer de nouvelles, de transposer ces lignes froides et de leur trouver une forme inédite, en prose française, vivante, ordonnée, rythmée comme un poème, et ce furent bientôt ces *Stèles* dont le charme divers, l'émotion souvent si aiguë et le curieux exotisme sans pittoresque vain devaient faire une œuvre de grand prix.

Il pensait d'abord aux stèles chinoises que nous avions vues : Elles sont des monuments restreints à une table de pierre, haut dressée, portant une inscription. Elles incrustent dans le ciel de Chine leurs fronts plats. On les heurte à l'improviste : aux bords des routes, dans les cours des temples, devant les tombeaux. Marquant un fait, une volonté, une présence, elles forcent à l'arrêt debout, face à leurs faces. Dans le vacillement délabré de l'empire, elles seules

précision, en it chez lui, en ne conscience parole prenait étestait le laid, elle de ce laid, tout le moins

ng voyage qui corps, se fortureux exil. La it pas les chet, écrit en parrécit de la vie nésien d'îles . Cela s'intituaux Marquises Gauguin dans savait que le . du Jouir. Plus e sujet dans sa it rien publier

imenté durant ude Debussy cale pénétrait drame grec. notre chemin nouvelles, de forme inédite, ne un poème, ers, l'émotion coresque vain

ddhartha, qui

avions vues:
e pierre, haut
ans le ciel de
aux bords des
ux. Marquant
êt debout, face
re, elles seules

impliquent la stabilité.

Ce que Segalen disait là des stèles de pierre pouvait se redire des textes qu'il nous livrait : tantôt lourdes d'une pensée concise et ramassée, tantôt chantantes et agiles, ces pages aussi "forcent à l'arrêt". Certaines semblent d'une réserve austère, d'autres d'une poignante amertume ; certaines, plus secrètes, nous intriguent, nous ravissent par une subtilité curieuse ; il en est même de plaisantes ; d'autres décrivent avec des mots précieux et choisis, d'autres suggèrent ; j'en vois qui sont animées d'un beau souffle lyrique et d'autres, enfin, toutes secouées de fièvre barbare, comme celle-ci que je voudrais citer, intitulée : *Ecrit avec du sang*.

Nous sommes à bout. Nous avons mangé nos chevaux, nos oiseaux, des rats et des femmes. Et nous avons faim encore.

Les assaillants bouchent les créneaux. Ils sont plus de quatre myriades ; nous, moins de quatre cents.

Nous ne pouvons plus bander l'arc ni crier des injures sur eux ; seulement grincer des mâchoires par envie de les mordre.

Nous sommes vraiment à bout. Que l'Empereur, s'il daigne lire ceci de notre sang, n'ait point de reproches pour nos cadavres.

Mais qu'il n'évoque point nos esprits : nous voulons devenir démons, et de la pire espèce :

Par envie de toujours mordre et de dévorer ces gens-là!

Si violemment chinois que fût le ton de ces pièces, Segalen ne voulait point tenter à leur sujet une supercherie littéraire ; il ne prétendait pas traduire : simplement, il traçait d'un pinceau studieux de courtes proses inventées, comme si l'Empereur les lui avait commandées, jadis, aux siècles abolis, pour qu'elles fussent gravées dans la pierre. Peu à peu, il en augmente le nombre, il les mit tout à fait au point, il les réunit. Il eut le temps de les faire imprimer luimême, aux presses du Pei-t'ang, à Pékin, et paraître à Paris, en 1912.

D'ailleurs, quand nous prîmes la voie du retour, par le Grand Fleuve, au sortir des montagnes du Sseu-Tchouan, Segalen avait d'autres préoccupations : une idée nouvelle avait surgi par le hasard de la rencontre que nous fîmes de notre ami Jean Lartigue, alors enseigne de vaisseau à Tchong-King. Une révision scrupuleuse de notre voyage et les commentaires qui s'ensuivirent obligeant à nous rendre compte que cette belle randonnée touchait à sa fin, que bientôt nous retrouverions la Chine maritime, si peu attachante pour ceux qui se sont enfoncés dans les terres occidentales. Insupportable sensation à laquelle il importait de trouver quelque remède! N'y

avait-il pas autre chose à tenter? Ne pouvait-on aller plus loin, voir le pays de façon différente et laisser de notre passage une trace mieux marquée? L'expédition entreprise par Jacques Bacot au Thibet, vers Nepemakö "le pays d'où l'on ne revient pas", nous donnait proprement le vertige... Quel sujet d'émulation! quelle incitation puissante à rêver!

Segalen était tenu de faire un stage de deux ans à Pékin, Jean Lartigue non plus n'était libre aussitôt et, pour ma part, il me fallait rentrer en Europe où mille devoirs me rappelaient, mais ensuite ? Pourquoi ne pas élaborer, sans tarder, un projet nouveau ? Et celui-là aussi fut décidé en peu de temps. Ce ne serait pas, cette fois, une aventure agréable, sportive et désintéressée, mais une initiative fructueuse, que l'on voulait fructueuse, à qui sa richesse n'enlevait rien de son charme. Dès ce moment, nous en arrêtions les grandes lignes.

On dit qu'au début du IVe siècle avant l'ère chrétienne, le roi de Tshinn, convoitant le pays de Chou et connaissant mal les passes, imagina l'élégant stratagème de faire répandre, par delà les monts, le bruit qu'il possédait à sa cour des bœufs de pierre dont les excréments étaient d'or. Une ambassade fut envoyée par le roi de Chou pour solliciter le don d'une de ces bêtes. Afin de transporter dignement la statue, une route fut tracée de l'un à l'autre pays. Le bœuf, parvenu à la cour de Chou, refusa de servir son or et, le suivant de près, de puissants guerriers entrèrent au Sseu-tchouan. Ce fut bientôt un protectorat de Tshinn, puis une colonie, enfin, à l'avènement des Han, historiquement, cette fois, une terre d'Empire.

Cheminant sur la route du bœuf de pierre, nous nous proposions de glaner avec recueillement ce que les siècles passés pouvaient y avoir laissé d'or. Lorsque de telles merveilles se cachent dans une contrée où la nature a des splendeurs étranges, par ses eaux torrentielles, par ses forêts vertes ou rouges, par ses montagnes lumineuses, tranchées à coup de hache sur des gouffres pleins de nuit, le voyageur, comme jadis le guerrier de la Weï, a droit de se dire sollicité. Entendez que là où une civilisation a passé, on risque de découvrir des trésors précieux, surtout lorsqu'une religion, le bouddhisme, a suivi, pour se glisser en Chine, la même voie.

Que de statues dorment peut-être sous la terre ! que d'architectures à étudier ! que de peintures et de manuscrits s'abîment encore et pourraient être sauvés ! d'autre part, quel plaisir de refaire, dans la boucle du haut Yang-Tseu, une carte manifestement fausse ! C'était de tout cela que nous parlions à Tchong-King, Victor Segalen, Jean Lartigue et moi. On s'enthousiasmerait à moins.

plus loin, voir age une trace ues Bacot au as", nous donquelle incita-

à Pékin, Jean rt, il me fallait mais ensuite? nouveau? Et pas, cette fois, is une initiatirichesse n'enarrêtions les

enne, le roi de nal les passes, elà les monts, lont les excrée roi de Chou sporter dignepays. Le bœuf, , le suivant de n. Ce fut bienà l'avènement ire.

us proposions es pouvaient y nent dans une ses eaux torntagnes lumipleins de nuit, roit de se dire , on risque de gion, le boudroie.

! que d'archiabîment encole refaire, dans fausse! C'était ictor Segalen, Au cours de ce second voyage, qui devint une mission d'archéologie et d'hydrographie et que deux ans et demi séparaient du premier, Segalen se tourna plus spécialement vers l'étude de l'art chinois ancien dont nous rencontrions de si beaux exemples, vers l'étude aussi de la Chine ancienne, alors qu'elle était magnifique et vraiment impériale. Des séjours très prolongés à Pékin, à Tientsin, lui avaient enseigné la vie des villes, celle du peuple, la vie officielle autour du palais, la vie des grands de l'Empire, les intrigues et les influences, tandis que ses randonnées dans la Chine des provinces lui permettaient de connaître d'autres apparences de ce pays compartimenté à l'extrême. Les idées chinoises l'intéressaient ; il voulait les percevoir, non de l'extérieur mais du dedans, et s'en nourrir, au lieu de passer, comme l'Européen a coutume de faire, en souriant. A son avis, un sourire ne suffisait pas.

Au cours de ce voyage, nous apprîmes ses nouveaux projets, mûris durant sa longue retraite pékinoise : d'abord celui de donner à *Stèles* une suite avec un livre de *Peintures* et un autre d'*Odes*. Seul, le premier fut achevé et publié où, savamment décrites, il nous présente diverses peintures imaginées mais dont la composition, le dessin, la couleur et le détail ne pouvaient, à coup sûr, être plus chinois. Je passe sur des travaux d'archéologie, des traductions de textes, un ouvrage sur la statuaire chinoise, un essai sur l'exotisme, un "itinéraire" conçu dans le style de celui de Marco Polo : *la Queste à la Licorne*, un long poème, enfin : *Ode au Thibet*, pour en arriver au grand travail qui l'occupait, un vaste récit intitulé : *le Fils du Ciel*.

Ecrire la vie d'un empereur chinois, du dernier, mais comme eût fait, jadis, un analiste de la cour, voilà ce qu'il avait entrepris ; le montrer dans sa solitude, au milieu de la foule qui l'environne ; dans son exil, lui est au centre même de l'Empire; dans sa faiblesse, lui qui détient le pouvoir suprême, dans son humanité la plus quotidienne, près du divin! Vaste sujet, pour lequel tant de notes furent accumulées! Nous entrions dans le for intérieur de la ville interdite, nous assistions à la révolte vaine de cet être qui représente tout, qui n'est plus rien et doit, pour s'exprimer, dessiner seulement, à la façon de certains de ses ancêtres, quelques vers qui seront commentés en un sens absurde ou trop subtil par les érudits délégués à cette tâche. Prisonnier dans la nombreuse enceinte de ses palais, lié de toutes les traditionnelles entraves que les siècles inventèrent, esclave d'un cérémonial sacro-saint, muet parce que trop de gens parlent autour de lui, sourd dans cet immense bruit que fait l'Empire, il n'arrivera pas à ses fins ; or il le sait et c'est là sa pire

agonie, car il aime son peuple qui ne le vit jamais et que lui-même découvre de trop loin, de trop haut ; il aime la Chine qui lui est soumise, qui, dans le temps, remonte jusqu'à la fable, jusqu'aux pieds des dieux supérieurs, jusqu'au Ciel même dont il descend, la Chine qui, dans l'espace, n'est bornée que par les Quatre Mers au delà desquelles il n'y a rien, puisque tout cet infini de lieues forme l'Empire "qui est le Milieu, qui est Tout". Effrayé par cette vision, s'il note en un quatrain son vertige douloureux, l'annaliste commente ainsi l'écrit tombé de l'impérial pinceau :

L'Empereur veut sans doute indiquer par ces vers l'émoi convenable dont le Fils du Ciel est saisi quand il envisage, comme d'un lieu très élevé, toutes les charges qui l'attirent. Cette pensée est pleine d'àpropos. Le sentiment et la calligraphie sont bien du mode poétique. De tels jeux manifestent un Empereur très érudit.

Le dominant, le surplombant, en quelque sorte, et le couvrant de son ombre, voici l'étrange et redoutable Impératrice Douairière. Elle dirige sans presque paraître ; toute retranchée, dans la Chine du passé, mais bien présente, elle figure la force qui fut, à côté d'une force qui n'est pas encore ou ne peut s'exercer. La tradition lui permet certains gestes suivis de contrainte ; l'incertitude et l'angoisse de son fils lui en permettent d'autres auxquels le rêveur ne saurait se soustraire. "Une mère, dit-elle, doit être heureuse au delà du bonheur de son fils." Celui-ci tente-t-il d'expliquer son vague désir, non plus à voix haute et superflue puisqu'il ne peut la faire entendre, mais en vers, l'annaliste s'étonne respectueusement de cette recherche ambiguë du nouveau dans un texte qui devrait être emprunté en son entier aux livres classiques. Sans que rien ne le rattache plus ni à ce ciel qu'il ne s'aurait invoquer, ni à cette terre qu'il ne saurait voir, ni même au jour présent qu'il ignore, le Fils du Ciel reste inactif, au centre de son palais, reclus comme en cellu-

Segalen nous parlait souvent de ce livre avec passsion. Il y travaillait, diverses parties en furent écrites, tout le plan fixé, mais il regrettait de ne pouvoir, dans ce sombre roman impérial, mettre aucune qualité d'ironie. Certes, l'ironie naissait bien du contraste des faits, du parallèle de ce que fut cette splendeur chinoise et de ce qu'il en reste... l'auteur cherchait plus loin : s'étant composé du monde de la cour une image érudite et précise, il en perçut bientôt les côtés ridicules, les traits vraiment burlesques, mais il regardait son sujet avec ses yeux d'Européens, après l'avoir inventé pieusement, à la chinoise. Des critiques de cet ordre, fussent-elles réussies, ne trouvaient aucune place marquée dans ce livre grave

ue lui-même ui lui est souqu'aux pieds end, la Chine au delà desrme l'Empire 1, s'il note en te ainsi l'écrit

!'émoi conve-1me d'un lieu 2st pleine d'à-2de poétique,

t le couvrant e Douairière. ans la Chine à côté d'une lition lui peret l'angoisse ur ne saurait delà du bonue désir, non ire entendre, ent de cette devrait être ue rien ne le à cette terre ore, le Fils du me en cellu-

sion. Il y trafixé, mais il périal, mettre contraste des pise et de ce composé du perçut bienmais il regarvoir inventé fussent-elles e livre grave où la noblesse et la force tragique du drame importaient seules.

De ce souci naquit un autre livre : D'après René Leys.

Montrer la cour, le péril de la dynastie, la cité interdite, l'entourage de l'Empereur, la Vénérable Mère, le Régent, le clan des novateurs, des courtisanes et des eunuques, mais, cette fois, du point de vue européen, cum grano salis, pourrait-on dire, et en pénétrer cependant le secret au cours d'une subtile histoire ; rendre aussi la couleur et l'odeur de Pékin, l'aspect de sa foule, de ses théâtres, de ses bouges, en définir le somptueux dessin vraiment impérial, et le charme, et l'exotisme survivant, malgré ce que l'Européen y apporte chaque jour de laideur... nouveau sujet, aussi attachant que l'autre, et qui ravissait d'aise Segalen. D'ailleurs, il aimait à considérer ainsi les choses d'un point de vue multiple et, de ce fait, à leur donner un surcroît de relief. Eloigné du bouddhisme qui l'avait si fortement requis à Ceylan, mais dont la Chine lui présentait une image enlaidie et diminuée, il pensait à reprendre, sous le titre : l'Illuminé, son drame de Siddhartha. La tragédie devenait tragi-comédie ; l'auteur s'y vengeait, en quelque sorte, de son propre détachement. Il voulait aussi composer un récit de voyage où seraient retenus non point seulement la beauté du décor, les merveilles rencontrées, mais les anecdotes ridicules, les traits de mœurs abjectes, le détail révoltant. L'ordre impérial ayant disparu, ce qui prenait sa place valait d'être décrit, mais de quelle façon aigre, rageuse et méchante Segalen sut s'y prendre! A lire les fragments d'Equipée, on dirait qu'il se venge encore ; il n'aime plus la Chine!

D'après René Leys est d'une tout autre venue. Je me rappelle qu'il nous en parlait, un soir, à l'époque où, terminant heureusement la partie archéologique de notre second voyage, nous allions nous livrer tout entiers aux délices de l'hydrographie et préciser le contour du Yang-Tseu dont les cartographes nous offraient une image trop incertaine. Evoquer Pékin, la ville grouillante de la plaine, en ces hauts lieux déserts, cela étonnait d'abord, mais bientôt Segalen nous entraîna et nous nous retrouvions avec lui devant la porte de Ha-ta-men ou dans la boutique de quelque borcanteur. La fantaisie de l'artiste nous transportait au loin ; celle du destin devait, quelques jours après, nous transporter plus loin encore. Ce fut en effet le 10 août 1914, à l'heure où le soleil se couchait derrière le rempart du Thibet, qu'un missionnaire hollandais, rencontré par hasard, nous demanda du ton le plus pacifique, le plus neutre : "Savez-vous que l'Europe est à feu et à sang?" Les nouvelles affluèrent pendant les jours qui suivirent : toutes plus ou moins fausses, elles jalonnèrent la route hasardeuse et vite choisie qui devait nous mener en Indo-Chine. A coup sûr, les dieux du pays

étaient avec nous, car nous atteignîmes sans encombre Yun-nan-sen où le chemin de fer nous ceuillit. Au début d'octobre, nous débar-

quions à Marseille.

Segalen rejoignit à sa demande les fusiliers marins sur le front de l'Yser. Lentement, la guerre l'usa. Résolu à ne pas céder, refusant tout repos, il ne ressentit pas le travail secret de cette usure sour-de. Il revint, très malade, et tout arrêt d'activité lui étant insupportable, à sa demande encore, il fut envoyé en Chine pour y recruter des ouvriers indigènes. C'était assurément *the right man in the rigt place*, mais combien diminué, physiquement, par l'effort guerrier! Rentré en France, sa tâche accomplie, il s'épuisa par un labeur quotidien à l'hôpital de Brest. Il n'admettait pas qu'une âme forte pût être surmenée; il considérait le repos comme une déchéance. Sa dernière joie de l'esprit fut peut-être d'apprendre l'armistice:

"Aujourd'bui, m'écrivait-il, on voit si clair! il fait si grandement beau, en France, que toute impatience personnelle serait odieuse: seul un entrain redoublé est possible... Quel renouveau! quelle façon d'en finir, à la française!"

Mais, pour lui, le relâche arrivait trop tard : il succomba, le 21 mai 1919, à une hémorragie accidentelle, dans la forêt du Huelgoat, en Bretagne. Ce breton de souche bretonne, nourri d'exotisme et

qui avait tant couru le monde, revenait mourir là.

Il laisse à ceux qui le connurent, qui l'aimèrent, un merveilleux souvenir ; ses œuvres déjà publiées charment par une forte originalité et cette passion de l'art qui se manifeste à toutes leurs pages. D'autres, presque achevées, pourront être données encore, mais dans les papiers de cet infatigable travailleur, que d'ébauches déjà composées, que de plans complets et vivants, que de notes précieuses, bien prises, non pas jetées au hasard mais dessinées avec soin et cernées d'un trait net, que d'essais entrepris, que d'esquisses fixées !... et, surtout, quelle poignante conviction cet ensemble donne à qui le découvre de la qualité rare, de l'émouvante richesse de l'œuvre nombreuse, hermétique parfois, mais toujours pleine de sens, de fantaisie et de passion, que Victor Segalen dut interrompre.

Gilbert de Voisins